

4.
APPROCHE
INFORMATIVE

Comme je l'ai écrit dans le texte « Passions grecques en dérive » :

Le mot crise en tant que tel est la preuve d'une ironie culturelle: la langue grecque offre ce mot-clé pour aborder la situation économique de la Grèce, de l'Europe et du monde entier. La langue grecque continue d'offrir des outils pour approcher la réalité, mais, en effet le mot crise – en grec – possède deux significations. La première est liée au fait qu'une situation normale, naturelle, est perturbée et comme résultat s'installe un dysfonctionnement – la métaphore de la maladie et du corps souffrant pourrait être ici évoquée comme paradigmatique. Cependant, une deuxième signification accompagne la première: la « crise » signifie aussi la phase indispensable pour bien réaliser la praxis humaine: chaque fois, avant d'agir, nous devons faire un diagnostic, évaluer les solutions et les alternatives, choisir les objectifs, en tenant compte des conséquences potentielles des nos actions, et finalement décider pour le meilleur résultat. Cet ensemble de processus constitue essentiellement la « crisis » – crise, dans la deuxième signification du mot. On constate donc que les deux sens du mot « crise » sont présents ensemble, en donnant à la « crise » (première signification) la possibilité de se dépasser par une « crise » (deuxième signification). Cependant dans le monde actuel, la première signification du mot est présente sans la deuxième, parce que dans le transfert des mots grecs et dans leur transformation en termes scientifiques ou techniques, la deuxième signification est presque oubliée. D'où la charge négative et opprimante du terme « crise », d'où l'absence de l'aspect « salutaire » du terme. On pourrait réclamer le retour du deuxième sens et l'utilisation du mot « crise » en tant que mot polysémique et ambigu. C'est-à-dire chaque fois que le mot « crise » est utilisé, on doit exiger que le « jugement » correspondant soit explicite³.

3. Démosthène Agrafiotis,
« Passions grecques en dérive »,
Ibidem.

CRISE
C

Selon cette approche de la « crisis », à la fois « crise » et « jugement », on pourrait jongler avec une hypothèse de type historico-culturel: selon le dogme chrétien, le jour du Jugement dernier la justice serait accordée à l'humanité; la crise actuelle serait-elle un prélude, ou un exercice de l'opération qui serait menée avec la parousie du Christ? En d'autres termes, les sociétés vivent actuellement la crise au nom du « dysfonctionnement » mais le refoulé du jugement et du Jugement dernier les guette.

Il est évident que cette « analyse » présuppose déjà un contexte culturel. Par exemple pour les Grecs de l'Antiquité, la « crise » en tant que dysfonctionnement n'a pas beaucoup de sens, étant donné que pour la cosmogonie grecque, le monde est un théâtre de lutte, de forces puissantes et originelles, qui trouvent un équilibre uniquement temporaire. Ce devenir continu et sans fin empêche une réflexion sur la crise. De même, pour la théologie-mythologie indienne, le monde se fait, se refait, émerge et disparaît de nombreuses fois; dans cette compréhension d'un temps cyclique, la « crise » n'est pas une dimension fondamentale. À l'autre extrême, dans le contexte tout à fait différent de l'Angleterre victorienne, la « crise » est un euphémisme de l'orgasme féminin, qui n'a eu de légitimité socioculturelle confirmée qu'à partir du XIX^e siècle.

On constate très facilement que l'éventail des « crises » est très large, aussi bien que celui, infini, des contextes. Pour cette raison, le mot « crisiologie » (crisologie) semble très utile, car il nous oblige à clarifier dans quelle perspective nous élaborons notre compréhension de la « crise ».

5.
 APPROCHE
 PERFORMATIVE

Affirmer qu'il existe un déterminisme culturel dans le questionnement sur la « crise » ne suffit pas, dans la mesure où le culturel se forme et se constitue par le savoir et surtout par

le désir. Ainsi, la vision performative devient nécessaire afin de mieux saisir comment les individus et les communautés sont menés ou encore forcés à distinguer et à nommer des situations, des actes, des discours et des récits en employant le mot « crise ».

Il serait par ailleurs presque inévitable d'ajouter tous les débats sur la « crise » de la civilisation occidentale, le « déclin » de la culture européenne, la « crise » d'identité de l'homme blanc, la « crise » liée à la perte de foi en la notion du progrès.

Pour démontrer l'aspect « performantiel⁴ » de la crise, je fais appel à deux domaines d'inspiration. Le premier concerne la figure du « serpent d'airain » tel que l'ont peint Tiepolo à la galerie de l'Académie de Venise et Michel Ange à la chapelle Sixtine de Rome, ainsi que des photographies que j'ai prises de la cathédrale de la ville de Linares située dans le Nord du Mexique. Le deuxième domaine concerne ma production personnelle de performances qui se réfèrent explicitement à la « crise ».

Pour le premier domaine d'inspiration, le texte de Roberto Galasso, tiré de son livre *Le Rose Tiepolo* constitue une ressource précieuse. Ainsi, on peut y lire :

Moïse avait quatre-vingts ans et Aaron quatre-vingt-trois quand ils se présentèrent chez le Pharaon : *« Moïse et Aaron vinrent donc chez Pbaraon, ils agirent ainsi que l'avait ordonné Iahvé : Aaron jeta son bâton devant Pbaraon et devant ses serviteurs et le bâton devint serpent. Pbaraon convoqua alors les savants et les sorciers. Alors, eux aussi, les magiciens d'Égypte, en firent autant par leurs sciences occultes. Ils jetèrent chacun leur bâton et les bâtons devinrent serpents, mais le bâton d'Aaron engloutit ceux des magiciens. »* Pour la première fois, la magie hébraïque prenait le dessus sur la magie égyptienne, dont elle était née. Ordealie théurgique, choc entre simulacres et emblèmes. Un modèle pour tous les rassemblements des Orientaux de Tiepolo. D'autres jours passèrent. Myriam, sœur de Moïse, mourut. Les Hébreux traversaient le désert et murmuraient de plus en plus contre Moïse : *« Pourquoi nous avez-vous fait remonter d'Égypte pour nous amener en ce lieu affreux ». Aaron mourut. Il y eut encore des affrontements, contre les Cananéens. Les Hébreux continuaient à murmurer, « contre Élohim et contre Moïse ». Ils persistaient avec opiniâtreté à demander pour quelle raison ils avaient dû abandonner l'Égypte pour cette vie de privations.*

C'est là que les serpents réapparurent : *« Alors Iahvé envoya contre le peuple les serpents brûlants et ils mordirent le peuple : le peuple d'Israël mourut en grand nombre. Le peuple alla voir Moïse et ils dirent : « < Nous avons péché, car nous avons parlé contre Iahvé et contre toi. Intercède auprès de Iahvé pour qu'il éloigne de nous les serpents. > Moïse intercèda pour le peuple et Iahvé dit à Moïse : < Prépare-toi un serpent brûlant et place-le sur une hampe : quiconque aura été mordu et le verra, vivra ! > Moïse fit donc un serpent d'airain et le plaça sur la hampe. Or, si l'un des serpents mordait un homme et que celui-ci regardait vers le serpent d'airain, il vivait ! »*

4. Voir Medhi Brit & Sandrine Meats, *Interviewer la Performance*, Paris, Manuella Éditions, 2014.